6 a tire d'elles.qxd 08/02/2006 12:44 Page 271

2002

PLAISIRS, MODE D'EMPLOI

Claude BER

Propédeutique à un bon usage des plaisirs

Par nature le plaisir est paradoxe. Il ne vit que de paradoxes.

Sa nature est fugace mais on aspire à sa durée, à sa répétition. Son asymptote contient sa fin, sa répétition l'use. Ces citadins qui vivent face à une des plus belles baies du monde, où une mer changeante leur offre à chaque instant le conte jamais achevé de leur histoire, voilà longtemps qu'ils ne la voient plus et qu'ils roulent sur ses bords, tempêtant contre l'embouteillage qui les retarde, oeil crispé sur la montre, oreille collée au portable sans plus jamais voir le couchant qui hérisse à cet horizon sa crête de coq écarlate ou noie mer et ciel dans une brume liquide dont le rose perle jusqu'aux galets. Et ces amants que la passion lançait l'un vers l'autre assoiffés de leur peau, voici déjà que l'excès de leur jouissance les sépare doucement, déçus de ne plus pouvoir tenir, au fil des jours, à sa pointe lumineuse. Une seule ressource : la privation. Cet écart où se reforme l'élan, où se rejouent l'attente et le

6 a tire d'elles.qxd 08/02/2006 12:44 Page 272

désir. Au sortir de l'avion qui les a éloignés l'un de l'autre, amants retrouveront le tremblé de la lèvre et le frisson des corps qui s'espèrent. Mais à trop attendre, à trop tendre la corde, se mue l'attente en résignation, le manque en habitude et au rendez-vous du plaisir reste la table desservie du rêve déçu.

Où est la mesure juste qui donne au désir sa dimension avant qu'il ne sombre dans l'impossible du rêve ou la lassitude de l'envie rassasiée, là est le plaisir, à ce point mobile oscillant entre trop et trop peu, trop tard et trop tôt, à cet instant précis, qui se reconnaît comme la note d'oreille avec l'exactitude d'une longue pratique. Ainsi, cette proie capricieuse et éphémère qu'est le plaisir requiert-elle l'art du pistage et l'affût du trappeur.

Sa loi est de honnir la loi et sa contrainte. Il est ce qui rompt avec elle. Avec l'habitude, avec l'attendu et le convenu. Pourtant nul plaisir possible sans rigueur. Nulle saisie de la magie de l'instant sans pratique de prestidigitateur. L'instant précieux se saisit ou se prépare. Et c'est moins sur lui que porte l'effort, lui définitivement inaccessible et hors de la volonté - on ne désire ni ne jouit parce qu'on le veut- que sur soi et sur l'art de l'éveil qu'il suppose.

La saisie du plaisir requiert spontanéité préparée et vigilance aguerrie, un mélange d'immédiateté et de calcul dont seule la vie dans ses contradictions est capable et qu'elle réalise sans égard pour la difficulté de l'esprit à les concevoir. Equilibre, déséquilibre, la marche est faite de cette contradiction qui, arrêtée, nous précipiterait à terre. Le plaisir est fait de ces contradictions qui, immobilisées, nous empêchent d'en jouir. Il s'agit d'aller au plaisir, d'être ce mouvement que désigne le désir dont l'objet compte moins que la tension qu'il déclenche. Alors toute chose, tout instant contient un possible du plaisir. Jusqu'à son inversion. Jusqu'au paradoxe.

Le plaisir est, en effet, aussi question de degré. Entre la caresse et le coup seule l'intensité et l'intention diffèrent. A tel point

6 a tire d'elles.qxd 08/02/2006 12:44 Page 273

que la confusion n'est pas impossible. A qui est privé de caresse, le coup fait parfois office d'affection et au masochiste la douleur est plaisir. Confusions, paradoxes, apories qui rendent soudain malade comme un chien cet acharné des plaisirs de la table et des vins, confiné pour le reste de ses jours à l'eau plate et au bouillon de légumes. Et cette lassitude des sens fatigués que rien ne parvient plus à émouvoir. Taedium vitae. Dans les vanitas, le vers ronge la pomme offerte craquante à nos dents, un pétale fané au coin de la toile indique la fin à l'oeuvre dans toutes nos passions.

Mais sur ces tapisseries aux cinq sens où veille la fabuleuse licorne, chacun d'eux reçoit sa part unique de célébration.Yeux, oreilles, narines, peau, bouche, lèvres, mains, cheveux, sexes, ouïe, toucher, goût, odorat, le corps entier narre ses infinis possibles en même temps que sa limite. Car le plaisir est un mais composite, somme de plaisirs multiples. Eclats de verres, éclats d'instants, plaisir épuré tenu au fil d'un seul sens aiguisé jusqu'à sa note ultime comme dans ce jardin zen où le simple alignement des pierres porte la vue à sa perfection, plaisir touffu d'une fête des sens quand aux sueurs des corps, des salives et des liqueurs des sexes mêlées, les amants conjuguent le grain de la peau étreinte à la chaleur de leurs souffles, aux sons de voix modulées du gémissement au cri de la jouissance, aux lignes de ces corps qui se tendent sous la caresse, à la lueur des yeux dont s'avive et s'élargit la prunelle.

L'éventail des sens est limité, la combinatoire illimitée, soumise aux seules ressources de l'imaginaire, de l'invention, de l'art. Et le plaisir est un art. Comme tous les arts, il exige en même temps règle et subversion, discipline et surprise, conscience et inconscience, distance et émotion. Point d'art sans pratique mais le savoir d'un art n'est point art et n'y suffit. Alors quoi? Inspiration? Sûrement. A condition d'entendre le mot au sens propre. Respirer. Le plaisir exige respiration. Un rythme. Un accord. Un espace. Il est des vies fermées au plaisir tant leur maillage de contraintes et d'ar-

6 a tire d'elles.qxd 08/02/2006 12:44 Page 274

bitraires mutilations que sont le moralisme ou la peur d'exister enserre corps et âme dans leur carcan. Resserrement, enfermement. Peur de vivre. Mort en vie.

Déjà donc pour commencer, un exercice simple: respirer. Admettons que le soir tombe. Le ciel a pris cette fine texture qui intensifie la fraîcheur de l'air. S'arrêter un instant et simplement respirer, respirer longuement jusqu'à sentir les côtes s'élargir, le bas ventre gonfler sous la poussée de l'air qui doit descendre jusqu'à l'orée du pubis et non rester comme tant de milliers de fois en un seul jour à ras de la trachée, confiné au seul haut de la poitrine où il s'engorge. Il s'agit simplement de respirer, mais de respirer jusqu'au bout en écoutant ce que le corps sent, ce que le corps dit. Parce qu'au rendez-vous du plaisir, c'est d'abord lui qui parle. Et quand il se met à parler, sa langue est volubile. Se mettrait-on soudain à respirer? Respirer... Les mots de tous les jours le disent : " laisse-moi respirez ! ", " j'ai à peine le temps de respirer ". Le premier plaisir est celui de respirer dans tous les sens du terme, de prendre de l'air... C'est un début qui ne va pas sans mal. A ne jamais respirer, on ne sent plus qu'on ne respire pas. A respirer, on risque d'y prendre plaisir et de s'apercevoir qu'on étouffe...

Ultime paradoxe, le plaisir est un risque. La satisfaction qu'il promet n'est pas la quiétude. Au premier rang des risques, celui de le perdre. Celui aussi de le trouver et de s'y attacher entraîné dans une insensible mais irréversible métamorphose car qui goûte au plaisir, qui le cultive se déshabitue de sa privation. Celui de découvrir ce corps qui mourra et qui donne pourtant ses ultimes raisons à l'esprit.

Plaisirs sages, sages plaisirs

Il est des plaisirs racés, surprenants, inconnus, privilégiés et d'autres, plus communs, dont l'habitude n'émousse pas l'agrément,

6 a tire d'elles.qxd 08/02/2006 12:44 Page 275

petits plaisirs quotidiens dont chacun décline un répertoire personnel.

C'est pour certains le rite de l'apéritif, de l'instant de saveurs fortes, douces amères, anisées, sucrées, pimentées des porto, whisky, suze, anisette, pastis et martini, des multiples punch et cocktails servis la tranche de citron ou d'orange à cheval sur le rebord du verre et immanquablement accompagnés des cacahuettes, olives, biscuits au cumin, noix de cajou, amandes grillées et autres amuse-gueule. Je ne parle pas ici des verres ingurgités l'un sur l'autre dans une urgence du besoin qui relève de la dépendance et non plus du plaisir, mais de cet instant pour certains quasi sacré et goûté avec une satisfaction visible à la pause soudainement alanguie et rêveuse, et dont l'agrément tient autant celui des papilles qui dégustent, sirotent, savourent, qu'à l'instant de répit enfin autorisé et pris sans remords. Chaque pays y a son goût particulier. De Grèce, je ramène l'ouzo, de Turquie l'harak, du Maroc la pulpe épaisse des orangeades de fruits frais, des Etats Unis et de Russie l'arraché des whiskys et des vodkas avalés d'un trait, d'Espagne ses sangrias et de la Martinique le rhum mêlé de citron vert.

Comme l'odorat, le goût procure cette pacification immédiate qui accompagne la pause ou la fin de l'obligation journalière. C'est un silence ou un sas entre le temps aliéné au travail et le temps à soi, un plaisir mais aussi une sorte de seuil des plaisirs possibles quand vient l'heure où cessent contraintes et obligations.

Il est bien d'autres plaisirs coutumiers de même nature qui font office de déclic, enclenchant par leur répétition une identique disposition à se laisser enfin aller au bien-être d'un présent non corrodé par le souci. C'est le moment privilégié de la lecture du journal, de la pause café, de la gymnastique matinale, du tour du pâté de maisons, du bref remaquillage, du feuilleton ou du jeu télévisé, de la partie de cartes, de la sieste de dix minutes, du thé de cinq heures et ainsi de suite selon chacun, moment superficiel et fugace dont le mince contenu ne peut expliquer à lui seul l'atta-

6 a tire d'elles.qxd 08/02/2006 12:44 Page 276

chement qui lui est porté et l'irritation que provoque son interruption.

C'est qu'au delà de la satisfaction particulière attachée à chacun, ils portent en eux l'autorisation du repos et celle, plus importante encore, de pouvoir être à soi, rien qu'à soi, de sortir des fonctions et rôles obligés depuis les publics jusqu'aux plus privés qui font à tous obligation, même minimale, même acceptée, même appréciée, de la posture et du masque. Le prétexte du repos nécessaire suffit à lever l'interdit, à nettoyer la culpabilité, à se cacher - pour mieux en jouir enfin à sa guise - l'intense satisfaction de s'octroyer, ne serait-ce que quelques minutes, le privilège de cesser de dépendre, le luxe d'une liberté le reste du temps amenuisée de tous côtés par la nécessité mais aussi, paradoxe inévitable, par la quête du plaisir ou du bonheur toujours payée en retour des contraintes qu'elle inflige.

Enfin, on ne cherche rien, on ne veut rien, on ne désire rien sauf ces précieuses minutes de presque rien et simplement de paix et de retour à soi-même, dont l'accessibilité immédiate, le peu de coût matériel et psychique, procure à bas prix et sans difficulté une délivrance, dont rien ne dit ouvertement l'intensité sauf cette grogne, ce coup de colère, ce brusque assombrissement d'humeur quand quelqu'un ou quelque chose vient fracturer ce temps protégé. Irruption sacrilège de l'autre, pourtant aimé, désiré, convoité, recherché mais aussi subi, enduré, supporté quels que soient les liens qui nous attachent à lui, et plus fort encore quand ces liens devenus chaînes de responsabilités, de devoirs, de reconnaissance pèsent d'un poids d'autant plus lourd qu'il est, pour beaucoup, interdit de se l'avouer et que fleurissent, au jeu du mode d'emploi du bonheur, les mille et une recettes pour s'accommoder du pire.

L'attention au plaisir, exige, à l'inverse, lucidité, vigilance et exactitude. Il n'est pas de plaisir forcé, pas de désir contraint. Loin des prétentions de l'esprit, toujours à s'illusionner immortel quel-

6 a tire d'elles.qxd 08/02/2006 12:44 Page 277

les que soient les contorsions qu'il opère pour s'établir dans ce mensonge- croyances diverses, acceptation de la mort, culture du agis quod age et autres remèdes à son angoisse- plaisir et douleur, désir et lassitude disent avec la crudité de l'immédiateté des sens la cruelle vérité des choses dans la vérité du corps qui vit et qui meurt.

Le menu plaisir d'habitude a fonction de soupape et de cautère. Il permet sans bousculer, autorise sans détruire, commande une mécanique bien connue et bien rodée, dont l'usage répété rend sans danger le fonctionnement au rebours de la brèche qu'ouvrirait d'un coup la reconnaissance non voilée de l'impérieux désir de liberté, de l'inaltérable besoin d'autre chose et d'ailleurs qui nous taraude et dont se canalise le geyser dangereux en petits jets d'infimes satisfactions quotidiennes.

Plaisir sage mais aussi sage plaisir à qui sait ce qui couve sous son insignifiance. Il est aussi imprudent de le mépriser que de s'y confiner. A un extrême guette la cataracte d'un désir sans bornes que la disproportion entre sa puissance et nos limites rend mortel, à l'autre la lente agonie d'une vie, dont ne se distillerait plus la sève qu'en eau tiède du robinet.

Le parfum de la vie

Imaginons une journée pénible, harassante à force d'être commune, engoncée dans la pesanteur si particulière de l'insignifiance. Rien ne jaillit qui tranche sur la grisaille. On est trop las pour le sursaut épicurien de la vivacité alerte d'un coup d'oeil, d'un agrément d'oreille à l'affût d'une voix mélodieuse, du trait d'esprit ou de la rêverie, trop fatigué pour une de ces virevoltes de l'esprit ou du corps ferrant au débotté une seconde de plaisir au bout de leur harpon. On est indisponible pour la surprise, incapable du moindre effort.

Il reste, certes, le recours au renversement du point de vue

6 a tire d'elles.qxd 08/02/2006 12:44 Page 278

qui fait au commerçant bègue vertu de son handicap quand il considère qu'à l'inverse des autres vendeurs, dont le bagout rend le client méfiant, l'accueille une écoute plus attentive et plus confiante. A ce jeu de la bouteille à moitié vide ou à moitié pleine, dont on peut raffiner les vertus jusqu'à l'extrême, s'offre l'espoir de récupérer quelques zestes de satisfaction. Mais la provende est maigre car le succès de l'opération dépend de la ruse bienveillante d'un tiers. A qui sait qu'il se fait faire la pirouette, ses effets tombent à plat. A défaut d'aide secourable, il faudrait au moins humour ou fantaisie. Or ce sont eux qui font le plus défaut. Le ver est dans le fruit. Réveiller les sens, attiser l'ingéniosité de l'esprit, titiller l'imaginaire n'est plus accessible à ces moments où le seul désir serait de ne plus rien voir, plus rien entendre, plus rien sentir, plus rien comprendre afin que cesse cet harassement que l'on a parfois à exister.

Il faut alors oser franchement l'artifice, le truc, saisir la première béquille pour se remettre sur pieds. Il en existe beaucoup et chacun a les siennes mais toutes ne sont pas aussi immédiatement efficaces que le recours aux sens que l'on croit mineurs, et en particulier à l'odorat, moins fragile que le goût plus vite dégoûté comme le dit si bien la langue ou que l'oreille, l'oeil, le toucher trop vifs pour un état qui ne supporte plus de se sentir. Voilà le mot lâché, on ne peut plus la sentir cette journée, cette vie qui vous sort par les trous de nez.

Le nez, voilà l'allié qu'il faut, discret, rarement sollicité et si puissant qu'on le contraint, la plupart du temps, narines bloquées à amenuiser et à brouiller ses messages de crainte d'inhaler relents ou remugles, ne relâchant la tension qu'au passage d'un effluve parfumé, d'un fumet apéritif, d'une fragrance soudaine de l'air.

Alors, ce jour là, tandis que la nuit tombe, on se pousse, dans un ultime effort, vers une parfumerie qui se trouve, toujours là, à portée de quelques enjambées. Dès la porte entrouverte une bouffée d'arôme vous décrispe immédiatement les narines, qui se dila-

6 a tire d'elles.qxd 08/02/2006 12:44 Page 279

tent avidement et instinctivement. Le rituel peut commencer. Va vous être proposé un festival de senteurs aspergées d'un jet mesuré au creux du poignet et du coude, dans la paume, au dos de la main ou encore sur ces bandelettes de buvard rose que vous passez et repassez au bord de votre lèvre, sous vos narines frémissantes.

Tout à son affaire, le nez élimine le reste, idées noires, ruminations pesantes, pensées et sensations diverses qui vous encombraient. On ne peut pas humer intensément et faire quoi que ce soit d'autre en même temps. Suivant votre connaissance des parfums et la qualité de votre nez, vous distinguerez les arômes du patchouli, de l'ambre, de la myrrhe, de l'oeillet, du muguet, de l'opopanax, de la lavande, du jasmin, du chèvre-feuille, du figuier, de la violette, du mimosa et bien d'autres encore agencées en combinaisons infinies aux titres tout aussi divers, des sobres et abstraits Numéro 5 ou Numéro 19 au Voleur de Roses en passant par tous les Poison, Magie Noire, Heure Bleue, Indécence, Calèche, Tea for Two, Mûre et Musc, Eau du Navigateur et autres Aqua Allegoria effectivement allégoriques d'un jardin de Pomone revivifié par la magie des essences et des mots. La délivrance a lieu, délogeant le cerveau de ses ornières ratiocinantes, libérant le crâne de son casque de plomb et le corps de son étau.

On retrouve du flair ! Le flair, ce sens le plus primitif, que la civilisation ferait à tort croire secondaire, le voilà qui s'éveille et réveille avec lui les instincts lovés au replis du cerveau reptilien, veillant à la primitive survie, fuyant la mort, aiguisant le désir amoureux au passage des phéromones, que le nez hume sans même que nous le sachions, ramenant au delà et au dedans de ces exhalaisons particulières qui vous inondent, précieuse, irremplaçable, l'odeur unique de la vie.

Plaisir de " rien "

6 a tire d'elles.qxd 08/02/2006 12:44 Page 280

Le plaisir de " rien " vaut par sa rareté, distinct qu'il est de ces petits plaisirs de rien du tout dont il se démarque par sa nature plus exigeante qu'il n'y paraît. Au prime abord, il semble facile, à la portée d'une bouffée de paresse, d'une pause de désoeuvrement fortuit, de l'art estival du farniente. Mais à vouloir jouir de sa nature propre se dissipe toute confusion.

Yeux cachés par des lunettes qui colorent la plage et la mer d'une taie verte ou violine, ce baigneur allongé sur la plage encore humide d'une eau de mer dont le sel va perler en fine poussière blanche sur sa peau, jouit sûrement de ne rien faire. Mais son plaisir tient aussi, sinon plus, à la gamme de sensations qui traversent son corps enserré dans un fourreau d'air chaud, peau piquetée par le soleil entre deux souffles de vent qui en rafraîchissent la caresse, narines emplies par les parfums mêlés d'iode, de galets secs et de crème solaire, membres étalés sur une de ces extravagantes serviettes de plages bariolées de tigres bondissant, de dauphins turquoise ou de lunules écarlates, tout à une aise que réveille, comme pour la faire davantage goûter, le léger grattement du sable qui se glisse contre la peau ou le massage plus vigoureux des galets. Le plaisir du " ne rien faire " s'y mêle à beaucoup d'autres, comme il se mêle à la contemplation du contemplatif, à la rêverie du rêveur, à la joie de marcher du promeneur, à l'hébétude replète du téléspectateur affalé sur son canapé. L'obtenir dans sa pureté est difficile et exige un véritable effort de vigilance que récompense l'instant de plénitude inattendu. C'est dans les creux quotidiens du temps, ces infimes ruptures de notre agitation dont on s'agace, qu'il donne son plus bel effet.

Il est minuit, une heure, deux heures du matin, l'insomniaque tourne et retourne dans son lit, se lève, va, vient, revient s'étendre, cherche le sommeil et l'éloigne d'autant plus qu'il le traque. Dans la salle d'attente patients ou clients s'impatientent, croisant et décroisant fébrilement les jambes, tapotant la montre, feuilletant un magazine défraîchi d'une geste agacé, nuque raide, mus-

6 a tire d'elles.qxd 08/02/2006 12:44 Page 281

cles tendus inutilement prêts à bondir, traits crispés sur un visage où se creuse la ride du front et du coin des lèvres. Le train tarde à venir, les corps s'affaissent fatigués sur des jambes lourdes, ventre en avant, bas du dos creusé d'une courbe endolorie. L'un bat du pied, une autre déambule, un troisième se masse le visage d'un mouvement las de la main qui retombe épuisée au bout du bras. Et ce ne sont que chevilles crispées sur les pédales de la voiture condamnée au surplace, visages barrés de rides et reins moulus par l'attente exaspérée, plis et gestes de lassitude, têtes farcies de ruminations vaines, fatigue, fatigue... S'additionnent ainsi des milliards de minutes de déplaisir, passées dans la crampe du muscle et l'exaspération du nerf alors que....

Alors qu'il y a dans ces intervalles, ces vides, ces pointillés inévitables du temps une véritable aubaine pour le chasseur de plaisir. Celle d'un moment parfait du pur plaisir de ne rien faire, absolument rien, totalement rien, le pur plaisir d'être simplement là en cessant d'attendre, en cessant de basculer d'un côté ou de l'autre de l'instant vers l'avant de ce qui va advenir ou vers ce qui a lieu. Il s'agit simplement d'être là, n'importe où, où que ce soit et d'en jouir sans projet, sans préoccupations, sans nostalgie, sans regrets, sans rien, dans rien, avec rien. Sans même penser ni sentir sauf cette unique sensation d'un présent plein que rien n'emplit d'aucun agrément annexe .Grande est la tentation de fuir cet état et de trouver un moyen de " tuer " le temps, de le " passer " comme un guet dangereux pour sauter d'un bond à l'autre rive où en distrait de nouveau le déplaisir. Pourtant il y a là occasions inespérées.

Il est 13h30 ce jour là sur le quai de la gare. Le train tarde à arriver. Des filaments d'images, de mots zèbrent la conscience, résidus des heures précédentes, anticipations des suivantes, cosses sèches, pelures de vie vidée de son fruit. Coups d'oeil rapides qui happent la tâche rouge d'un anorak sur le vert pomme d'un cartable, dans un mélange acidulé qui éclabousse le gris des

6 a tire d'elles.qxd 08/02/2006 12:44 Page 282

rails et des murs. Lentement l'esprit se déleste de son encombrement. Le flux continue de le traverser mais comme de loin, dans un décollement analogue à celui qu'on ressent à faire bouger la peau de son crâne sur la paroi de l'os, avec la même sensation de déplier une infime distance, un intervalle inattendu.

Et c'est, soudain, pour quelques minutes, rien, absolument, rien, seulement le plaisir d'être là dans toute sa plénitude, le seul plaisir d'exister, obtenu non pas, comme d'ordinaire, par l'intensité des sensations - griserie de la vitesse, élan du désir, jouissance de la réplétion physique ou mentale...- mais par soustraction. Trois à quatre minutes d'existence d'une légèreté incomparable dans un arrêt de la conscience non pas plombée de cette brume que lui procurent alcool ou autres substances mais, au contraire affinée, amuïe jusqu'à la transparence, jusqu'à ne faire qu'un avec le flux du temps.

Le train arrive à quai. Les trois ou quatre minutes ont passé à la fois comme des heures et comme des secondes. " Passer " est une image. Elles n'ont passé ni pas passé. C'était simplement trois minutes de présent pur. Trois minutes d'éternité.

02/03/2003